

Et depuis je m'accoutumai
 A sentir une autre personne
 A mes côtés, tendre et très bonne.
 Comme ma mère je l'airai.
 Sa main ne quittait pas ma main ;
 Soumis, je me laissais conduire,
 Et j'oubliais dans son sourire
 Ce que c'était qu'être orphelin.

Le soir, entr'ouvrant le rideau,
 Le rideau blanc de ma couchette,
 Elle inclinait sa chère tête
 Pour embrasser mon front pâlot,
 Et je croyais en m'endormant
 Sentir quelque chose d'étrange,
 Le frôlement d'aile d'un ange,—
 Et je disais “ Merci, maman ! ”

Le temps a fui ; tout est passé,
 Et mon enfance et ma jeunesse ;
 Je n'ai plus là, près, la caresse
 De la sœur qui m'avait bercé....
 Et le cœur vide désormais,
 Je suis demeuré solitaire,
 Sans un ami... sans sœur... sans mère....
 Sans rien de ceux-là que j'aimais !

Depuis, sur chaque souvenir
 S'étend comme un long voile d'ombre ;
 Le cœur serré, le front très sombre,
 J'ai senti l'oubli m'envahir....
 Quand, parfois, dans les livres lus,
 Je vois qu'on parle d'une mère,
 Froid, sans un pleur sous ma paupière,
 Je m'arrête : je ne sais plus.

Et si j'entends parler tout bas
 De l'amour d'une enchanteresse,
 De la folle et chère tendresse,
 Je me tais, car je ne sais pas....
 Mais si j'aperçois une sœur,
 Un frère qui pleurent ensemble,
 Je sens quelque chose qui tremble
 Et qui veut chanter dans mon cœur.

Et quand sur les chemins fleuris.
 Me voyant passer solitaire,
 Une bonne âme me dit : “ Frère ! ”
 Et me plaint, moi je la bénis,
 Me souvenant du temps parti
 Où, le front gai, l'âme sereine,
 Enfantelet courant à peine,
 J'étais petit,—et tout petit !